

Esthétiquement faite « ...d'ailleurs(...s) » et ponctuellement de « trait(s) », l'œuvre plastique de Philippe Marcus multiplie les énigmes sur ses directions (orientation et/ou caractère...). Tour à tour dessinateur et peintre, concepteur d'œuvres murales ou en trois dimensions, installateur et performeur, street artiste et producteur d'œuvres in situ, Philippe Marcus cultive des voisinages où « l'ailleurs » fait sens de ce qui, dans le « trait », incarne non seulement un dispositif graphique mais aussi un caractère affirmé ; ce qui dessine une perspective et un fil expressif en même temps que ce qui, dans un tracé esthétique, tente de cartographier des mondes oniriques. Philippe Marcus imagine des compositions visuelles pour créer des « histoires de voir ». Une œuvre murale récente présentée au salon Parcours d'artistes de Pontault-Combault a d'abord été initiée et pensée comme une fresque. Sa mise en forme progressant, celle-ci a muté en une vaste installation in situ où, à l'instar d'une bande dessinée déployant ses graphismes dans toutes les directions, les gestes du dessin, affranchis des limites du support, se sont trouvés mêlés à une plasticité sensible où l'analyse patine. Au lieu de n'estimer que la beauté d'une composition plastique, l'artiste assume que la forme aspectuelle de l'œuvre soit une zone de questionnement avant, pendant et au-delà de sa conclusion esthétique.

Les Combines painting de Rauchenberg comme les montages narratifs d'Oyvind Fahlstrom ou les archaïsmes formels de Basquiat rappellent qu'en matière d'opportunités créatives, l'illustration d'un thème, la mobilisation d'un support et l'invention technique, la recherche plastique, rien n'est artistiquement assigné. Autrement dit, chaque artiste voit les choses comme il veut et le choix de suggérer par tous les moyens un intérêt esthétique présume parallèlement l'envie de prospecter sans frein tous les champs scénaristiques liés à l'œuvre à faire. Il ressort qu'en mélangeant des dessins et des tableaux, certaines œuvres de Philippe Marcus peuvent parfois sembler dispersées au lieu d'être structurées, que des éléments pointent quand d'autres semblent gratuits. On y peut encore remarquer que tout paraît accidentel et hasardeux, qu'en donnant l'impression de s'appuyer sur l'imprécis de certaines sources, Philippe Marcus a élaboré un programme esthétique à travers des jeux d'apparences. Des lors, il n'est pas surprenant que formellement ses œuvres fauillent le plat et le volume, l'éphémère et la surprise, le précis et l'aléatoire, voire avec son ironie affûtée, qu'elles tressent ensemble l'explicite et l'inaudible ou même l'amateurisme. On conclut que Philippe Marcus a peut-être parié sur des solutions de compositions en tablant que chacune peut fluctuer et prendre la forme d'une aventure où le spectateur devra parcourir une carte.

Dans les dessins de Matisse, des contours s'interrompent et deviennent des lignes qui passent, surgissent, s'interrompent ou disparaissent dans le blanc du papier. Philippe Marcus apprécie l'art de dessiner de Matisse. On avise l'ordre discontinu et aussi les traits courts de ses propres dessins qui accordent aux parties du support laissées vides autant d'intérêt que Matisse a parfois voulu concevoir. Cette remarque vaut aussi pour le rythme sensible et les parcours inspirés des gestes exprimés. L'artiste aurait-il anticipé qu'un fond de rêve par nature incertain puisse là encore surprendre l'attention du spectateur et, à son insu, le laisser divaguer sur l'objet et l'esthétique de l'œuvre présentée ? On épilogue qu'entre leurs suspensions et des réminiscences esthétique subtilement mises en œuvre depuis son Panthéon artistique personnel, la beauté des rendus techniques sélectionnés par Philippe Marcus se révèle troublante.

Oyvind Fahlstrom, Jean-Michel Basquiat... Fêré de bandes dessinées comme de graffitis et plus largement de culture populaire, Philippe Marcus donne par ailleurs (incidemment, ça et là, consécutivement) et paradoxalement (d'une approche illogique ou singulière) le sentiment de vouloir jongler avec la forme aspectuelle de son propre travail. Arguant la souplesse plastique de l'œuvre et la possibilité de la rendre éventuellement en partie immatérielle par une image environnementale ou événementielle, son travail le conduit à multiplier les allusions esthétiques davantage que de « finir » ses compositions. De sorte que chaque projet artistique frotté au street-art ou au graphisme des comics hybride ses codes et ses références, affecte d'être pollué par des cultures de rues aussi bien que de bibliothèques. Des histoires de temps d'exécutions aléatoires ou d'improvisations, des apparences d'abandons et de reprises et autant de rimes esthétiques éphémères étoilent les œuvres dont les apparences d'unité s'étagent en strates expressives. L'instauration du travail artistique apparaît modifiable et adaptable au gré des envies, elle n'est plus seulement rationnelle mais vagabonde et rêveuse, liée par sa mobilité à quantité d'associations, de rencontres et de libres échanges.

L'art de Philippe Marcus abonde dans le buissonnier et l'esprit libertaire. Pas de voie prioritaire, aucun programme préétabli, une œuvre ne lui semble concevable que si son apparence porte en drapeau des libertés créatives. Pour autant, rien ne lui semble possible sans une pratique plastique nourrie de références artistiques. Il imaginera son travail tour à tour et simultanément lyrique et environnemental, teinté d'architecture et imprégné de culture populaire. Chaque œuvre sera autant un livre ou un essai qu'un détour subjectif. En regardant ses œuvres, j'imagine une pratique artistique à la fois sûre et toujours un peu ailleurs que dans l'évidence, piquante d'imprévu en étant portée par son autonomie.